

LE TEMPS

Récit Samedi 1 mai 2010

L'appel des sentiers et des bosquets

Par Par Isabelle Rûf

En adéquation avec la saison, trois ouvrages s'adressent au promeneur. William Gilpin célèbre les arbres, Adalbert Stifter cherche l'apaisement, Alexandre Chollier suit la trace des cairns dressés partout dans le monde

Genre: Récit

Réalisateurs: William Gilpin

Titre: Le Paysage de la forêt

Remarks on Forest Scenery, and Other Woodland Views

Langue: Trad. et préface de Joël Cornuault

Studio: Editions Premières Pierres, 104 p.

Genre: Récit

Réalisateurs: Adalbert Stifter

Titre: Dans la forêt de Bavière

Aus dem bairischen Walde

Langue: Trad. et préface d'Yves Wattenberg

Studio: Editions Premières Pierres, 72 p.

Genre: Récit

Réalisateurs: Alexandre Chollier

Titre: Autour du cairn

Studio: Héros-Limite, coll. Géographie(s), 208 p.

Est-ce la saison? Trois ouvrages viennent à point faire entendre l'appel du dehors! Ils représentent aussi trois rapports au paysage. Vers 1770, William Gilpin – «pasteur anglican, instituteur, voyageur, peintre et biographe anglais» – développe une «géographie esthétique», six cents pages à la gloire des arbres, qu'il célèbre à l'égal des grands monuments. Les excellentes Editions Premières Pierres en publient une sélection. Au printemps 1866, Adalbert Stifter vient chercher un remède à ses maux au pied du Dreisesselberg, au sud de la Bavière. Au début du XXI^e siècle, Alexandre Chollier suit la direction qu'indiquent les cairns, ces tas de pierres dressés au bord des chemins, depuis toujours, un peu partout dans le monde, pour orienter le voyageur ou rendre hommage aux dieux des cols et des carrefours.

William Gilpin est un de ceux qui ont théorisé le «pittoresque». Il aime les chênes déchiquetés par la foudre, les rochers aux formes torturées. Il a parcouru les côtes de son île, avant de fixer son intérêt sur les parties boisées du paysage «aussi belles que des œuvres d'art et davantage que les fabriques et les moulins». Henry D. Thoreau, qui prônait la vie dans les bois, appréciait les réflexions, les descriptions et les dessins de «l'élégant Gilpin»; il a influencé Wordsworth et les auteurs anglais qui, au XIX^e siècle, «chassaient le pittoresque». Le pasteur aime les enchevêtrements, la musique des lignes courbes, «les scènes sauvages de la nature». Il décrit les arbres, les plantes, les branches, sans romantisme, avec une précision et une attention qui touchent pourtant

à la poésie, quand il décrit un vallon ou une futaie.

Adalbert Stifter (1805-1868), lui, cherche un refuge dans la forêt. «Certains êtres sont doués d'une sensibilité peu commune. Leur vie n'est jamais très facile. S'ils ne peuvent se faire poète, ou devin, philosophe à la rigueur, elle l'est moins encore. Car ils ne se bornent pas à éprouver avec une extrême intensité et comme autant d'ébranlements les odeurs, les lumières, et tout ce que les autres semblent, quant à eux, percevoir derrière un masque protecteur», écrit Yves Wattenberg, qui a traduit et préfacé ce dernier texte, resté inédit en français. Au pied du Dreisesselberg, Stifter est à l'abri: «On trouve là des montagnes, des collines, des escarpements, des ravins, des combes, des vallées, des replats, des forêts, des bosquets, des prés, des champs, d'innombrables maisons et plusieurs localités avec leur église. On peut s'attarder ici des années durant sans jamais se lasser de l'arrangement varié des formes.» L'attention inquiète qu'il porte à sa santé perce souvent, mais, quand son regard se porte sur les mousses, les pierres, il sait faire partager son apaisement et son bonheur. Jusqu'à ce qu'une monstrueuse tempête de neige ne le chasse de son paradis, où il ne reviendra pas, jusqu'à sa mort, deux ans plus tard.

Points de repère, points d'appui, les cairns sont des échafaudages de pierres sans mortier ni liant; le berger, le voyageur, le marcheur, l'alpiniste, au passage, ajoutent leur contribution; les artistes du land art les magnifient. Ce sont des œuvres collectives, ils indiquent le chemin, bornent le sentier qui s'efface, signalent le col, désignent une propriété, apaisent les dieux de la route. Leur verticalité rythme l'horizon. Elle est fragile et éphémère. On trouve ces édifices partout où les pierres s'offrent au passant, dans les pays celtiques, dans l'Himalaya, les Alpes, en Laponie, ils ont mille noms qui font une belle litanie. «Qu'on cherche ce qui n'est pas pierre: on n'en sort pas. Tout en vient, tout en est, tout en sort; on y retourne», écrit Giono. En dialogue avec les dessins de Marc de Bernardis, Alexandre Chollier trace un itinéraire géographique auquel il invite les écrivains, poètes, marcheurs et voyageurs, de Thoreau à Chappaz, qui, à 90 ans, au sommet d'un col, écrit: «L'éboulement des jours et l'incompréhensible beauté des jours me font construire un cairn.»

LE TEMPS © 2009 Le Temps SA